

Monstre ordinaire
Michael — Autriche 2011, 1 h 36

Guilhem Caillard

Number 280, September–October 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67406ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Caillard, G. (2012). Review of [Monstre ordinaire / *Michael* — Autriche 2011, 1 h 36]. *Séquences*, (280), 53–53.

Michael

Monstre ordinaire

L'Autrichien Markus Schleizer offre un récit saisissant sur la pédophilie, qui révèle les qualités d'une mise en scène austère, un découpage déshydraté, et des interprètes d'une grande justesse, dont le nouveau venu Michael Fuith. Mais c'est un film qui compte aussi son lot de déceptions.

Guilhem Caillard

Une sordide affaire a fait le tour du monde lorsque, en 2006 et après dix ans de séquestration dans une cave, la jeune Autrichienne Natascha Kampusch est parvenue à échapper à son ravisseur. La presse locale ne s'est jamais remise du scandale, faisant de Natascha une figure publique d'une nouvelle espèce. Aujourd'hui animatrice à la télévision, elle a publié son autobiographie sous le titre *3096 Jours*. L'Allemand Bernd Eichinger devait en proposer l'adaptation cinématographique, mais il est décédé en 2011. C'est finalement Markus Schleizer qui s'est inspiré de l'incident, sans y faire directement référence, avec son *Michael*, présenté la même année à Cannes. Acteur de formation, Schleizer est surtout connu pour ses collaborations avec Michael Haneke, dont il est le directeur de casting attitré (on lui doit l'inquiétante ribambelle d'enfants dans *Le Ruban blanc*).



Une monstruosité ordinaire

Le jeune cinéaste est pris ici d'un sérieux problème d'éthique et place le spectateur dans une position d'un grand inconfort. *Michael* n'est pas de ceux que l'on veut pour ami : indifférent et renfermé en société, il évite les conversations avec ses collègues de bureau, ses voisins, sa famille. Ce trentenaire impénétrable au physique désavantageux combine grosso modo tous les clichés imaginables du pédophile type. Voilà qui paraît déjà un peu trop facile. Mais soit. Le criminel cache en effet un terrible secret dans sa cave emménagée en petit appartement : Wolfgang, dix ans, y est enfermé à double tour, vivant au gré des repas et de la libido de son agresseur. Tenu captif derrière une cloison insonorisée, l'enfant — que l'on imagine dans cette position depuis plusieurs longs mois — est pris au piège.

Loin de faire dans le sensationnalisme, le réalisateur raconte tout ceci avec contenance. Ainsi, les pires instants sont évacués en hors-champ, ou plutôt soigneusement évités, pour ne pas trop prendre de risques, le film se gardant bien de tomber dans la morale.

Or, la façon systématique avec laquelle Markus Schleizer filme l'enfant en contre-plongée, du point de vue du criminel, lors des échanges entre les deux personnages, inquiète. Le

récit est en effet exclusivement raconté du point de vue de l'agresseur, un choix pour le moins risqué. Et c'est parce que le cinéaste en a conscience qu'il opte pour une terrible froideur clinique. Comme s'il s'agissait de prendre ses distances avec un tel système, Schleizer impose au spectateur des scènes coupées au scalpel, sans une once de gras en plus, ne conservant que le strict nécessaire. Les plans sont fixes, jamais flous, à l'image des décors propres et organisés (chaque objet ayant sa place dans une vie rangée faite de gestes mécaniques). Le film ne se permet aucun maniérisme, pas de mouvements de caméra à l'exception d'un travelling en fin de récit, lorsqu'une échappatoire pour la victime semble possible — plan d'ailleurs d'une grande force étant donnée sa rareté. Autant de sécheresse et de plénitude offrent un drôle de mélange de violence douce : si l'on comprend les choix du cinéaste, davantage de courage dans ses partis pris aurait élevé le discours. Quitte à trancher, pourquoi ne pas aller jusqu'au bout, et se permettre une réelle intrusion dans les pensées du pédophile ? Cela aurait été certes dangereux, déjà que de nombreux commentateurs ont reproché à *Michael* une volonté de chercher à comprendre l'immense mal-être du pédophile.

Ainsi, le film semble stagner lorsque Markus Schleizer, à l'occasion d'un séjour de ski — des « vacances » pour le cinéaste qui s'autorise un peu de recul — laisse son personnage exprimer des regrets, pour la première fois, sur sa vie condamnable et misérable. Cette tentative avortée d'explorer les sentiments du pédophile, trop brève et mal justifiée, jette malheureusement un gros doute sur la pertinence du film.

Apprenant le suicide de son ravisseur quelques heures après qu'elle se soit enfuie, Natascha Kampusch avait déclaré porter le deuil de cet homme qui faisait partie de sa vie. Quelques semaines plus tard, elle rachetait la maison qui fut si longtemps sa prison... *Michael* a peur de s'engager sur ce terrain instable, évite d'aller trop loin dans l'interprétation du lien entre le pédophile et sa victime.

Voilà une œuvre hors du temps, malgré son découpage chronométré à la seconde. Son impression de propreté la rend encore plus effrayante. Markus Schleizer a manifestement joué la carte de l'inédit ; jamais une observation de ce type sur le quotidien d'un pédophile n'avait été offerte au cinéma. Le cinéaste a trop misé là-dessus. D'autant plus que la monstruosité ordinaire dépeinte dans *Michael* l'est justement un peu trop, et c'est dommage.

■ Autriche 2011 – **Durée :** 1 h 36 – **Réal. :** Markus Schleizer – **Scén. :** Markus Schleizer – **Images :** Gerald Kerkletz – **Mont. :** Wolfgang Widerhofer – **Mus. :** Lorenz Dangel – **Son :** Klaus Kellermann – **Dir. art. :** Katrin Huber – **Cost. :** Hanya Barakat – **Int. :** Michael Fuith (Michael), David Rauchenberger (Wolfgang), Christine Kain (la mère), Ursula Strauss (la sœur), Victor Tremmel (le beau-frère), Gisella Salcher (Christa) – **Prod. :** Nikolaus Geyrhalter, Markus Glaser, Michael Kitzberger, Wolfgang Widerhofer – **Dist. :** K-Films Amérique.